

Yann Moulier Boutang, 2010, *L'abeille et l'économiste*. Paris. Carnets Nord. (pp. 180-190)

Chapitre 4 : **Sommes-nous en train de sortir du capitalisme ?**

Un capitalisme s'appuyant sur la captation de la pollinisation, de l'interaction complexe, repose largement sur le libre déploiement de l'activité humaine intelligente. C'est sur ce terrain que le capitalisme se heurte à une limite interne. Et c'est en jouant sur cette limite, en la démultipliant, qu'une nouvelle politique intelligente pourra s'inventer. C'est un long chemin.

La survie des abeilles et le devenir abeille de l'économie politique.

Le paradoxe veut que cette transformation de l'activité humaine soit aussi la condition d'une plus grande efficacité dans un monde d'abondance infinie de ressources de l'esprit et de raréfaction croissante des ressources naturelles. Cette efficacité productive dans un monde complexe est à la fois nécessaire et inéluctable. [...] Mais cela exige une forme d'humilité et de sagesse que l'on rencontre rarement chez les financiers. Et moins que tout dans le monde des puissants. [...]

Or la pollinisation numérique et l'économie de contribution impliquent une décentralisation, voir un décentrement du pouvoir qui n'est pas l'habit favori des Césars. L'économie politique, dans son état actuel, a pris l'habitude depuis près d'un siècle d'être la servante de César et de Crassus. Sa servilité l'empêche de décoder la situation et de proposer de nouveaux modèles inventifs.

Une priorité : assurer la pollinisation des abeilles.

Autrement dit le caractère antisocial de la finance de marché procède non pas simplement de la cupidité [...] mais d'une erreur théorique profonde : la mécompréhension quant aux sources réelles de la formation de la richesse. La finance comprend mieux que les « producteurs » industriels qu'elle ne se forme pas seulement dans l'entreprise, mais prioritairement dans la circulation. Mais elle la voit comme la circulation de produits financiers reposant sur la confiance. Plus radicalement, l'erreur théorique de la finance [...] tiens à ce qu'elle ne voit le rôle des externalités positives que dans un seul sens : celui de leur cueillette, sans se soucier jamais de leur production. La finance de marché se situe bien sur le terrain de la véritable [...] mais elle est encore au stade paléolithique. Elle ne sait que cueillir, chasser, profiter des « opportunités », comme le traduit bien son vocabulaire, et finalement se livrer à une prédation du milieu vivant de la noosphère. À l'instar des conquistadors quand ils découvrirent l'Amérique, elle n'a pas compris que les externalités se produisent ; elle vit sur une rente qui tendra à se réduire au fur et mesure qu'elle dévorera le fruit de l'activité de pollinisation humaine sans en prendre soin (ce qu'ont compris au moins les apiculteurs). [...]

Dans la nature il faut aider les abeilles à survivre en les débarrassant des Régent, Gaucho et autres Cruiser, ces polluants chimiques qui les tuent, en diminuant les engrais non biologiques qui bétonnent la biomasse. [...] Les Gaucho, Régent, Cruiser de la pollinisation humaine ont pour nom hiérarchie maniaque, harcèlement physique et moral par la précarisation, stress de la performance, mode de rétribution au rendement, coercition au salariat improductif, déni de protection sociale pour discipliner.

La pollinisation ne fonctionne que dans une société d'opulence, où sont satisfaits les besoins fondamentaux de l'homme, manger, dormir, être à l'abri du froid, mais qui comporte également ses besoins sexuels, culturels, les besoins d'être élevé en famille, d'être aimé et connecté en réseau. Dans le cas contraire, l'homme n'est plus sociable, il devient une bête bien plus sauvage que les animaux qui ne tuent que pour manger. Il n'a plus le respect de la vie. Ils ne s'intéressent pas à la collaboration spontanée, et il n'obéit plus qu'à la contrainte. Il est déshumanisé. Les sectes diverses puis les camps du XXe siècle ont appliqué cela à la perfection. La pollinisation, elle, suppose donc des sociétés *policées* et par des sociétés de police. [...]

On peut en effet définir la vie comme l'apprentissage et la connaissance de son entourage et la conquête d'une capacité de réagir de façon intelligente dans l'environnement. Ainsi la théorie darwinienne pose l'idée d'une évolution qui ne se conçoit pas sans l'innovation permanente, l'apport de réponse aux transformations de l'environnement et de la reproduction de la vie. Ce qui survit est le fruit d'une réaction d'adaptation, de transformation dans un environnement complexe caractérisé par l'occurrence d'événements nouveaux. Il serait inexact de décrire ce monde vivant comme le règne de la loi du plus fort. Ce n'est, au reste, pas du tout la thèse de Darwin. C'est la loi de la réponse collective la plus intelligente. [...] La pollinisation humaine à travers la noosphère qu'elle contribue à consolider et à étendre n'est pas seulement reliée au lien social, thème largement abordé par les sociologues de la ville, elle est indispensable à l'intelligence collective ou connectée.

Économie de contribution et pollinisation.

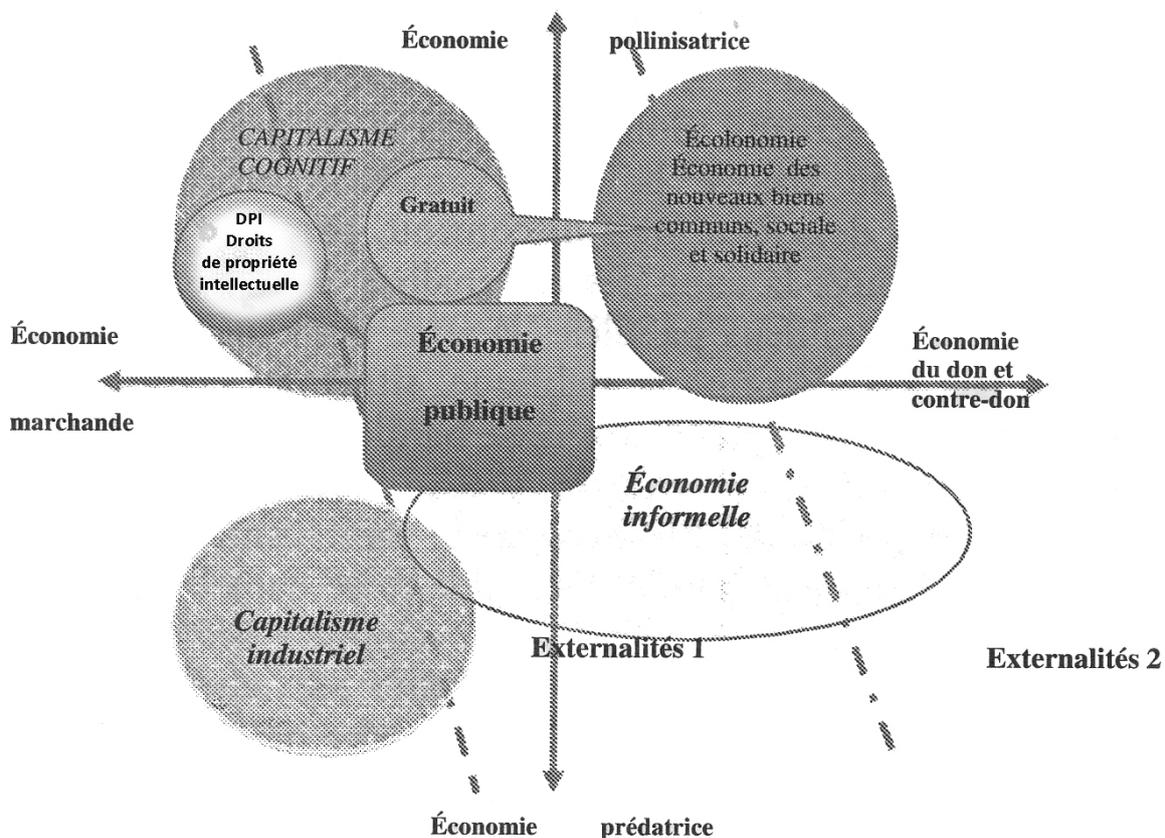
L'argent n'a pas d'odeur. Il pourrait être contributif lui aussi indirectement. Ainsi la fondation Bill Gates, mais beaucoup d'autres aussi, aligne des financements à des causes « nobles » qui compenseraient la rente que Microsoft a gagnée depuis 30 ans au nom de la propriété intellectuelle. L'ennui est que lorsque l'on regarde d'où sort l'argent versé chaque année par cette fondation aux bonnes causes, on s'aperçoit qu'il provient des intérêts rapportés par des capitaux qui sont placés à partir de la dotation initiale sur les marchés financiers, donc pour 90 % des cas dans les plus spéculatifs des *Hedge funds*. [...]

Cartographie des économies.

[...] On peut représenter l'ensemble du champ économique comme tiraillé entre deux pôles opposés ; plaçons à l'horizontale l'économie de l'échange et à la verticale l'économie de la contribution.

Tableau systématique des économies

Yann Moulier Boutang, 2010, *L'abeille et l'économiste*, p. 189



Sur l'axe horizontal de l'échange, qui obéit au principe de la mesure par équivalence, se décline trois modalités : celle de l'échange marchand donc monétaire de marché, celle de l'échange non-marchand mais normé comme quasi marchand, par exemple service public, enfin le non-marchand qui repose sur un étalon de mesure purement symbolique (réputation, valeur, confiance).

L'axe vertical de contribution n'obéit pas au principe de l'échange de valeurs équivalentes. Il repose sur ce qui, étant hors de prix, est incommensurable. Mais elle se décline selon des modalités pollinisatrices ou prédatrices (voir tableau ci-joint).

Dans cet espace polarisé autour des deux axes, on peut distinguer quatre cadrans. Le capitalisme cognitif occupe principalement le cadran nord-ouest entre le marchand (ouest) et l'économie contributive pollinisatrice (Nord). Dans le cadre au nord-est on trouve l'économie de contribution pollinisatrice de type *peer to peer*, ou *écologique*, ce qui veut dire écologique (écologie) et normative (Normique). Elle comprend l'économie sociale et solidaire, les types d'échanges locaux sans monnaie.

L'économie publique se trouve occuper une position plus centrale, à cheval sur les quatre cadrans mêmes si elle est encore actuellement nettement plus à l'Ouest qu'à l'Est. Ce tropisme vers l'ouest et renforcé par la privatisation et la codification patrimoniale des droits de propriété intellectuelle.

Le cadran sud-ouest est occupé par le capitalisme industriel prédateur et marchand. Le cadre sud-est comprend l'économie informelle qui déborde, appuyée sur l'économie communautaire qui repose sur le don et le contre-don mais qui, tout en étant contributive, s'avère le plus souvent prédatrice des milieux naturels qu'elle occupe.

La dernière dimension de ce schéma est la striure de cet espace en quatre cadrans par le partage ternaire figuré par trois bandes à 45° orientées sud-est/nord-ouest. À gauche du schéma (donc à l'ouest) et du premier trait discontinu se trouve la zone purement marchande. À droite du deuxième trait discontinu, parallèle au premier, on trouve la zone des externalités 2 (non codifiables) ; entre les deux parallèles la zone des externalités 1 (codifiables). L'économie publique, située au centre de notre schéma, se trouve dans cette bande. L'économie du capitalisme industriel se trouve presque entièrement dans la bande marchande. En revanche le capitalisme cognitif est coupé par cette bande. La partie prise dans la bande centrale correspond à ce qu'il a développé : des espaces de gratuité qui lui permette d'attirer l'activité contributive et pollinisatrice et de la réencoder indirectement dans la marchandise à travers le biais de la propriété intellectuelle ou bien de la captation numérique de l'interactivité sur les réseaux (Google). L'écologie (*Beeseconomics*, api-économie) est à cheval sur les externalités 1 (codifiables dans l'économie publique ou le capitalisme cognitif) et sur l'écologie.

L'économie du don et contre-don, qui reste dominée par les échanges d'équivalents dans les communautés reposant sur des biens communs, est meilleure gestionnaire de systèmes complexes de la biosphère comme de la noosphère que l'économie publique traditionnelle, qui a été dominée par le capitalisme industriel et qui maintenant tend à ramener les externalités 2 à des externalités de type 1 pour les codifier en droits de la propriété intellectuelle.

Si l'on veut favoriser la pollinisation humaine, il faut par conséquent faire évoluer l'économie publique davantage dans la direction nord-est de notre graphique : d'une économie publique à l'économie des biens communs. La direction nord-ouest de prise sous le tropisme du capitalisme cognitif constitue une mauvaise direction.